



L'héroïsme du quotidien

LA MÈRE

Mikio Naruse

Japon, 1952, noir et blanc, 1 h 37, en salle

L'un des films les plus importants du cinéma japonais ressort en salle cette semaine. *La Mère* (1952), de Mikio Naruse, fut, dans les années 1950, un des trois seuls films japonais à sortir en Occident, avec *Rashomon*, de Kurosawa, et *la Porte de l'enfer*, de Kinugasa. Les autres films de cet auteur ne nous arrivèrent qu'à partir des années 1980. Des rétrospectives, des sorties en salles le firent enfin connaître. Peut-on espérer que cette ressortie en annoncera d'autres, le révélant aux nouvelles générations ? *La Mère* est un film singulier. Pas de samouraïs ni de kimonos, sinon celui qu'on sort d'un tiroir pour figurer dans une démonstration de mannequins. Jupes longues pour toutes les femmes, pantalons pour les rares hommes. Car c'est bien un film évoquant les années où il fut tourné, celles des années qui suivirent la défaite japonaise. C'est un mélodrame qui commence si l'on peut dire « à bas bruit » : une très jeune femme présente sa famille, sa mère, veuve,

propriétaire d'une très modeste blanchisserie, son frère tuberculeux, sa sœur, son turbulent cousin recueilli par la famille, l'ouvrier de la blanchisserie, surnommé Popeye. Et le quartier, qu'on découvrira peu à peu : une banlieue pauvre de Tokyo, rues de terre battue, maisons basses, simples abris de roseaux attendant une construction moins sommaire.

C'est que ce mélodrame-là ne hausse jamais le ton. Il n'est pas là pour « faire pleurer Margot ». Juste pour dire que ces petites gens sont les vrais héros de notre temps. Et d'abord la mère, bien sûr, admirable Kinuyo Tanaka, qu'on a vue et verra dans bien d'autres films. Une mère jamais résignée qui ne vit que pour les siens, se réjouit avec et pour eux, comme lors du jour de fête dans le quartier. Et qui les aime tous, les siens, comme celui qu'elle a adopté. Son fils, notamment, tuberculeux, mort après s'être évadé du sanatorium pour qu'elle le prenne une fois encore dans ses bras ; et sa petite fille qu'elle sera obligée de placer chez un oncle pour qu'elle puisse aller à l'école. Ne lui reste que le garçon de sa sœur trop pauvre qu'elle a recueilli. Et cet enfant, pas toujours bien accepté, qui pisse au lit et tourmentait sa fille, se met tout à coup à pleurer, l'appelant « maman ». À peine a-t-on le temps de la voir essuyer une larme.

À peine : c'est le ton même de ce film pudique, qui dit que l'héroïsme n'a pas besoin d'actions d'éclat, qu'il est affaire de tous les jours. « *Le temps passe vite* », disent deux des protagonistes. Voilà : on dira que c'est un film sur le temps qui passe, et comme il passe. On aime, et beaucoup, qu'il le dise avec cette retenue, sans jamais hausser le ton.

**À peine : c'est
le ton même
de ce film
pudique.**